



**HAL**  
open science

# Qu'alla-t-il faire au Caire? Le Voyage en Orient de Gérard de Nerval

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Qu'alla-t-il faire au Caire? Le Voyage en Orient de Gérard de Nerval. François Pouillon et Alban Bensa. Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie, Anacharsis, Forcalquier, pp.67-104, 2012. halshs-00718541

**HAL Id: halshs-00718541**

**<https://shs.hal.science/halshs-00718541>**

Submitted on 10 Nov 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Qu'alla-t-il faire au Caire ?

## Le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval

### Dominique Casajus

Texte paru dans *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Alban Bensa & François Pouillon (dir.), Paris, Anacharsis, 2012, p. 67-104.

Le 14 juin 1851, l'éditeur Gervais Charpentier faisait paraître en deux volumes in-12 les quelque 800 pages d'un *Voyage en Orient* que l'auteur avait signé de son pseudonyme le plus habituel : Gérard de Nerval<sup>1</sup>. La matière de l'ouvrage avait déjà été partiellement publiée en feuilleton dans la presse, sous ce pseudonyme ou sous d'autres. Nerval en avait même tiré deux volumes in-8<sup>o</sup>, dont le premier fut publié en 1848 par Ferdinand Sartorius, et le second en 1850 par Hippolyte Souverain<sup>2</sup>. La version Charpentier est présentée en couverture comme une « troisième édition, revue, corrigée et augmentée », indication un peu trompeuse car l'auteur avait profondément retravaillé ses publications antérieures et habilement fondu en un récit continu des textes disparates dont la publication s'était échelonnée de 1840 à 1850<sup>3</sup>. On y suit les « pérégrinations d'un touriste parti de Paris en plein novembre<sup>4</sup> ». Il arrive bientôt à Genève, où la cuisine est « assez bonne », et la société « fort agréable<sup>5</sup> ». Où va-t-il de ce pas ? Ni le correspondant imaginaire auquel il est supposé s'adresser, ni le lecteur charmé mais perplexe n'en sauront rien encore : « Je vais tâcher de voir des pays que je n'aie pas vus [...] »<sup>6</sup>. Les étapes se succèdent, au gré de sa vagabonde fantaisie : Constance, qui lui fait l'effet d'« une petite Constantinople, couchée, à l'entrée d'un lac immense, sur les deux rives du Rhin, paisible encore<sup>7</sup> » ; Munich, dont il décrit avec une moquerie douce les décors de stuc et de carton-pierre qu'un roi-poète vient d'y faire édifier ; Vienne ensuite, où il se grise d'aventures faciles et de Tokay à six *kreutzers* la chope. Puis il s'enfuit, car les amours, même légères, vont rarement sans souffrance ; il prend le chemin de fer vers Trieste, et s'embarque pour Cythère, si pleine encore de souvenirs antiques qui le retiendront durant plusieurs chapitres. Après une escale à Syra, il aborde sur la plage d'Alexandrie, qui, « avec ses ruines et ses monticules, offre aux yeux des tombeaux épars sur une terre de cendres ». Une cange à voile lui fait remonter le Nil jusqu'au Caire ; là, il se fait plus sédentaire : son séjour dans la capitale de Méhemet-Ali va durer huit mois. Un bateau grec pris à Damiette le conduit ensuite en Syrie, qu'il atteint après une escale à Saint-Jean d'Acre ; il sillonne le mont Liban où, naguère en paix, Druses et Maronites s'entredéchirent presque sous ses yeux ; une mauvaise fièvre – mais n'est-ce qu'une fièvre ? – l'oblige à quitter Beyrouth alors qu'un cheikh druse venait d'accepter de lui donner sa fille. Il séjourne enfin à Constantinople jusqu'aux fêtes de la fin du Ramadhan. Le livre s'achève au large de l'île de Malte, que notre touriste a quittée après dix jours de quarantaine.

Nerval s'était souvenu là de deux voyages effectués à trois années d'intervalle. Il avait séjourné à Vienne du 19 novembre 1839 au 1<sup>er</sup> mars 1840 ; c'était donc déjà un départ automnal, et le chemin suivi à l'aller correspondait à peu près à celui qu'emprunte le narrateur

---

<sup>1</sup> Je renverrai de préférence à la seconde édition (1984-1993) des *Œuvres complètes* dans la bibliothèque de la Pléiade ; la première édition (1960-1961) portait le titre *Œuvres*, auquel je renverrai lorsque je la citerai.

<sup>2</sup> L'histoire de ces deux éditions est une affaire embrouillée pour laquelle on renvoie à Pichois 1984, p. 1373-1374.

<sup>3</sup> Sur ce processus d'écriture, voir G. Granger 1950 ; H. Lemaître 1958 ; C. Pichois 1984 ; H. Mizuno 2003.

<sup>4</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 173.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>6</sup> *Idem.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

de 1851, mais il n'avait pas continué sur Trieste puisqu'il était de retour à Paris le 3 avril. Son second voyage lui avait fait quitter Paris le 22 décembre 1842 ; le 1<sup>er</sup> janvier 1843, il avait embarqué à Marseille en compagnie de Joseph de Fonfride, un jeune amateur d'égyptologie ; après une escale à Malte, il semble être arrivé à Alexandrie le 14 janvier et au Caire vers le 7 février. Une lettre à son père nous apprend qu'il a quitté le Caire vers le 2 mai ; entre cette lettre et celle qu'il lui a écrite de Constantinople le 25 juillet, sa correspondance est muette, de sorte que nous savons peu de choses sur le séjour qu'il dit avoir fait en Syrie entre-temps. À Constantinople, Fonfride a dû précipiter son retour en France, mais Nerval a retrouvé le peintre Camille Rogier, un vieil ami installé là depuis trois ans. Il est resté à Constantinople jusqu'à la fin du Ramadhan, tout comme le narrateur de 1851, puis s'est remis en route le 28 octobre en direction de la France. Il a atteint Marseille vers le 5 décembre, après avoir fait escale à Syra, Malte – où la quarantaine l'a lui aussi retenu durant dix jours – Naples, Livourne et Gênes. La route où Nerval promène son touriste a donc quelques points communs avec celles qu'il avait suivies en 1839-1840 et en 1842-1843, mais on remarque d'emblée une notable différence : ayant composé pour son narrateur un voyage unique là où, pour sa part, il en avait fait deux, il a dû lui faire emprunter de Vienne à Alexandrie un itinéraire qui n'est que de pure fiction.

Le *Voyage en Orient* occupe une place majeure dans l'œuvre de Nerval, et même dans toute la littérature romantique. Sur ce livre déjà maintes fois commenté, je serais outrecuidant d'aller au-delà de quelques remarques, qui se limiteront pour l'essentiel à la partie cairote du récit. On sait au moins depuis les travaux de Jean-Marie Carré<sup>8</sup> que Nerval s'y est souvent inspiré d'un ouvrage que l'Anglais Edward William Lane avait publié en 1836 : *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians written in Egypt during the Years 1833-1835*. Les longs appendices qu'il a adjoints à l'édition Charpentier se réduisent peu ou prou à des adaptations de Lane. Il n'a pas cherché à dissimuler sa dette, même s'il ne cite pas ses sources comme l'aurait fait un universitaire<sup>9</sup> ; après tout, il n'écrivait pas une thèse. Auriant s'est bruyamment offusqué de ces emprunts dans un article publié en 1949 par l'éphémère *Nouvelle Revue des traditions populaires* : « En vérité, d'un bout à l'autre de son voyage, [Nerval] a pris pour guide Mr Lane, depuis la nuit de son arrivée au Kaire [...] jusqu'à son départ pour Damiette [...], toujours infidèle dans sa traduction, toujours imprécis, confondant tout, accumulant comme à plaisir, gaillardement, les plus choquantes hérésies. / C'est à se demander ce qu'il fit vraiment les deux mois qu'il a passés dans la capitale de l'Égypte, ce qu'il a bien pu y observer par lui-même, si même il a jamais été dans ce pays, si son voyage enfin fut un rêve ou une réalité<sup>10</sup>. » Edward Saïd ne s'est pas offusqué ; il a au contraire parlé de Nerval avec une surprenante bienveillance et presque avec sympathie. Mais on sent qu'il peine à s'expliquer « que, dans le *Voyage*, œuvre d'un esprit si original et si individuel, Nerval utilise paresseusement de larges échantillons de Lane, qu'il incorpore sans mot dire, comme si c'était sa propre description de l'Orient<sup>11</sup> ».

Les probables sources de Nerval ne se réduisent pas, loin de là, à l'ouvrage de Lane, et plusieurs auteurs se sont appliqués à en énumérer la liste<sup>12</sup>. L'un des derniers en date, Claude Pichois, conclut ainsi son énumération : « D'un mot, voici notre sentiment : il voit moins qu'il ne lit. Souvent il ne voit que grâce aux livres. Parfois, il nous fait voir ce qu'il n'a pas vu, sans

<sup>8</sup> J.-M. Carré, 1956 [1932].

<sup>9</sup> Une note de l'appendice précise : « Une grande partie de cet appendice est [...] traduite ou imitée de l'ouvrage de William Lane. » (*Œuvres complètes*, II, p. 798). Il avait fait paraître en 1846 le chapitre IV de cet appendice sous la signature « William Lane » (voir W. Lane, 1846). Nous verrons que l'emprunt à Lane est discrètement avoué ailleurs.

<sup>10</sup> Auriant, 1949, p. 308-309. Voir aussi Auriant, 1949-1950.

<sup>11</sup> E. W. Saïd, 1980, p. 212.

<sup>12</sup> Voir notamment G. Granger, 1950, p. 46-64 ; C. Pichois, 1984, p. 1376-1379.

qu'apparaisse la différence entre ce qu'il a lu et ce qu'il a réellement vu<sup>13</sup>. » Nous ne sommes pas très loin de ce que disait Auriant, sauf que Claude Pichois, lui, ne s'indigne pas. Pour s'indigner, il faut avoir oublié que le *Voyage en Orient* ne prétend pas être un journal de route. C'est tout bonnement un roman, que son auteur travestit en relation de voyage, comme il avait travesti en étude historique le roman-feuilleton des *Faux Saulniers*<sup>14</sup>. En réalité, si l'on convient d'appeler « Gérard » le narrateur que l'auteur promène sur les rives du Nil, le *Voyage en Orient* est le journal de Gérard et non celui de Nerval. Ceci étant, on aimerait bien savoir ce que Nerval a fait au Caire, ce qu'il y a vu, ce qu'il y a éprouvé. Ou du moins, on aimerait circonscrire l'origine du long travail d'écriture qui, en l'espace d'une dizaine d'années, a conduit du voyage de Nerval à celui de Gérard. Car Nerval a tout de même écrit lorsqu'il était en Orient : plusieurs lettres à son père, deux ou trois lettres à Théophile Gautier, une lettre à Jules Janin sur le chemin du retour, sans parler d'une liasse de notes publiées depuis 1933 sous les titres de *Carnet du Caire* ou *Carnet du Voyage en Orient*. Et cet épistolier semble avoir fait pas mal de choses : il s'est livré à de studieuses séances de lecture ; il s'est égaré à plaisir dans le labyrinthe des rues cairotes ; il s'est aussi trouvé bien embarrassé quand son compagnon a fait l'imprudente acquisition d'une esclave indienne ; il a surtout affronté l'ennui et la déception.

« *Il faut dire que l'Égypte est un peu monotone* »

Une déception qu'il ne peut dissimuler à son père lorsqu'il quitte Le Caire, lui qui pourtant s'efforce dans chacune de ses lettres de rassurer le bon docteur Labrunie : « Il faut dire que l'Égypte est un peu monotone à la longue pour qui n'est pas spécialement un savant et un déchiffreur d'hiéroglyphes, lui écrit-il le 2 mai. Le peuple est très pauvre, ce qui est assez triste à voir, et le tiers des gens a les yeux malades. Cette étroite lisière de végétation serrée entre deux déserts n'offre pas assez de contrastes, et l'on conçoit que les Égyptiens aient été portés de tout temps à la tristesse<sup>15</sup>. » Il continue cependant en formulant l'espoir que la Syrie lui offrira « un spectacle moins sublime, mais plus vivant [...] ». On ne sait trop si ce vœu aura été exaucé car ce qu'il lui écrit de Constantinople le 25 juillet juxtapose deux notations contradictoires : « Je suis un peu fatigué des montagnes, de la poussière et des gens à demi sauvages du Carmel et du Liban. Cela est fort beau de loin et très ennuyeux de près. Il faut dire toutefois que la circulation ne pouvant se faire qu'à cheval et dans les montagnes et les rochers cela est très coûteux, et assez pénible pour un si mauvais cavalier que je suis. À part cet inconvénient je proclamerais la Syrie un pays superbe et délicieux<sup>16</sup>. » Apparemment, la crainte d'inquiéter son père lui fait dire tout et son contraire.

Avec Théophile Gautier, à qui il a aussi écrit le 2 mai, il n'a pas de raison d'embellir la réalité : « Mon pauvre chat, c'est bien au Caire que je suis, au grand Caire et non ailleurs, près du Nil et des pyramides. Hé bien ce n'est pas mal, mais le lieu n'a point de charmes inépuisables [...]. Je voudrais tâcher de ne pas te décrire le pays ; comme tu dois y venir, et en parler probablement beaucoup plus que moi, il importe que tu n'en aies pas d'avance des idées trop vraies. La ville des Mille et Une Nuits est un peu dégradée, un peu poudreuse, pourtant il y a encore quelque chose à en faire ; ce qui est triste, c'est la pauvreté de la population. Tu as bien fait de mettre Le Caire en ballet avant de le voir<sup>17</sup>. » Son ami a, en

---

<sup>13</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 1379.

<sup>14</sup> Sur le statut du livre, voir J. Richer, 1963, p. 370 ; D. Sangsue, 1987, p. 349 *sqq.* ; J. Huré, 1993 ; S. Gounel 1993 ; Barthélémy 1996.

<sup>15</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1398.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 1399.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 1395.

effet, collaboré au livret d'un ballet dans le goût oriental créé deux mois plus tôt à l'Opéra.

Mais Nerval connaîtra pire que Le Caire : « Constantinople est un séjour peu attrayant, lit-on dans sa lettre du 7 septembre au même Gautier. La nature vous assassine de beautés à bout portant ; Le Caire vaut encore mieux quoi que j'en dise. On sent une grande privation en Orient, c'est la musique et les intérieurs éclairés. Ensuite on sait trop ce qu'on va voir, partout les peintres nous ont découpé l'Asie en petits carrés pendus au mur ; hormis en Syrie, je n'ai pas trouvé un paysage imprévu<sup>18</sup>. » Sa lettre à son père du 5 octobre dit à peu près la même chose, à l'atténuation près : « Il faut dire pourtant que Constantinople est beaucoup moins originale que Le Caire à cause de l'invasion des mœurs européennes et de l'uniformité des maisons toutes bâties de bois ; aussi n'y resterai-je pas si longtemps. En revanche, la mer sous ses différents aspects et dans ses trois branches est un spectacle inappréciable et dont on ne peut se lasser<sup>19</sup>. » Il reprend les mêmes thèmes au large de Malte, dans sa lettre à Jules Janin du 16 novembre 1843 : « En somme, l'Orient n'approche pas de ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien c'est que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut, j'en ai assez de courir après la poésie ; je crois qu'elle est à votre porte, et peut-être dans votre lit. Moi je suis encore l'homme qui court, mais je vais tâcher de m'arrêter et d'attendre<sup>20</sup>. »

Que faire de sa déception et de son ennui quand on est écrivain ? La matière de son écriture, tout simplement. C'est un programme qu'il commença à réaliser dès la fin août 1843. Il composa alors à l'intention de Théophile Gautier une longue lettre ouverte que le *Journal de Constantinople* a publiée le 7 septembre<sup>21</sup> :

Moi j'ai déjà perdu, royaume à royaume et province à province, la plus belle moitié de l'univers, et bientôt je ne vais plus savoir où réfugier mes rêves ; mais c'est l'Égypte que je regrette le plus d'avoir chassée de mon imagination, pour la loger tristement dans mes souvenirs ! [...] Oh ! reste à Paris, et puisse le succès de ton ballet se prolonger jusqu'à mon retour ! Je retrouverai à l'Opéra le Caire véritable, l'Égypte immaculée, l'Orient qui m'échappe, et qui t'a souri d'un rayon de ses yeux divins. Heureux poète, tu as commencé par réaliser ton Égypte avec des feuilles et des livres ; aujourd'hui la peinture, la musique, la chorégraphie s'empressent d'arrêter au vol tout ce que tu as rêvé d'elle ; les génies de l'Orient n'ont jamais eu plus de pouvoir [...].

Nerval ne se contente plus ici de gémir de son désenchantement, il le met en mots, il fait son métier de feuilletoniste – en se citant au besoin. Dans un article publié en 1840 au retour de son voyage à Vienne et devenu en 1851 le chapitre « Le lac de Constance » du *Voyage en Orient*, on lisait déjà : « Aussi bien, c'est une impression douloureuse, à mesure qu'on va plus loin, de perdre, ville à ville et pays à pays, tout ce bel univers qu'on s'est créé jeune, par les lectures, par les tableaux et par les rêves<sup>22</sup>. » Et il avait écrit des choses semblables en 1838 alors qu'il s'apprêtait à passer le Rhin. Il est là en train d'orchestrer l'un de ses thèmes favoris, qui est aussi bien l'un des grands thèmes du romantisme<sup>23</sup>.

Et lui aussi aura réalisé son *Égypte avec des feuilles et des livres*, non pas une Égypte immaculée puisque celle-là lui a échappé, mais une Égypte dont les macules et les stigmates se sont transmués en matière scripturaire. Et cela commence dès la première nuit que Gérard passe au Caire, nuit morne comme Nerval a dû en connaître quelques-unes<sup>24</sup> :

Le soir de mon arrivée au Caire j'étais mortellement triste et découragé. En quelques heures de

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 1403.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 1405.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 1407.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 764-766.

<sup>22</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 189.

<sup>23</sup> Sur ce point, on suit M. Brix, 2003, p. 37 ; voir aussi R. Chambers, 1969, S. Vieme, 1972 ; P. Bénichou, 1992 : 283 ; M. Brix, 2004.

<sup>24</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 262-263.

promenade sur un âne et avec la compagnie d'un drogman, j'étais parvenu à me démontrer que j'allais passer là les six mois les plus ennuyeux de ma vie, et tout cependant était arrangé d'avance pour que je n'y pusse rester un jour de moins. Quoi ! c'est là, me disais-je, la ville des *Mille et Une Nuits*, la capitale des califes fatimides et des soudans ?... Et je me plongeais dans l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, aux approches du soir dont l'ombre descend vite, grâce à la poussière qui ternit le ciel et la hauteur des maisons.

Qu'espérer de ce labyrinthe confus, grand peut-être comme Paris et Rome, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers ? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé ; partout la pierre croule, et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer. [...] Pour moi, je ne voyais plus trop ce que j'aurais fait dans les rues passées cette heure, c'est-à-dire dix heures du soir, et je m'étais couché fort tristement, me disant qu'il en serait sans doute ainsi tous les jours, et désespérant des plaisirs de cette capitale déchue...

La poussière et la pauvreté de ce qui fut la ville des *Mille et une Nuits*, Nerval en avait parlé dans ses lettres à Gautier et au docteur Labrunie, mais le labour de l'écriture est intervenu entre-temps, avec tout ce qu'il suppose de distanciation. Gérard est un personnage de roman, et les phrases dont il dit son ennui et sa désillusion sont l'œuvre de Nerval.

### *Vers Isis ?*

... Tout comme sont l'œuvre de Nerval les péripéties qui bientôt arrachent le narrateur à sa tristesse. Car voici que « les sons vagues d'une cornemuse et d'une viole enrôlée » atteignent Gérard dans son sommeil sans qu'il sache d'abord s'ils appartiennent « au songe ou à la vie<sup>25</sup> ». De la fenêtre treillagée de sa chambre, il voit une procession passer à la lueur des flambeaux : on conduit une jeune épousée vers la maison de l'époux. Alors, entraînant son drogman avec lui, il se précipite dans la rue et se glisse dans le cortège, où son manteau en poil de chameau, sa barbe déjà longue et le mouchoir qu'il a noué autour de sa tête lui permettent de passer inaperçu. « Cette jeune Égyptienne, qui n'est peut-être ni belle sous son voile ni riche sous ses diamants », songe-t-il lorsque plus tard il regagne sa chambre, « a son jour de gloire où elle s'avance radieuse à travers la ville qui l'admire et lui fait cortège, étalant la pourpre et les bijoux d'une reine, mais inconnue à tous, et mystérieuse sous son voile comme l'antique déesse du Nil<sup>26</sup> ».

Gérard aura bien d'autres occasions d'être visité ainsi par le souvenir des vieux cultes païens. Déjà, au début de la nuit, après qu'une musique encore lointaine l'eut arraché à son demi-sommeil, Nerval lui avait fait dire : « Il me semblait qu'on me portait en terre d'une manière à la fois grave et burlesque, avec des chantres de paroisse et des buveurs couronnés de pampre ; une sorte de gaieté patriarcale et de tristesse mythologique mélangeait ses impressions dans cet étrange concert, où de lamentables chants d'église formaient la base d'un air bouffon propre à marquer le pas d'une danse de corybantes<sup>27</sup>. » Quelques jours plus tard, les danses et les chants d'un groupe de derviches coiffés « d'un bonnet de forme antique » lui inspireront cette réflexion : « Peut-être était-ce ainsi que les anciens prêtres de l'Égypte célébraient les mystères d'Osiris retrouvé ou perdu ; telles sans doute étaient les plaintes des corybantes ou des cabires, et ce chœur étrange de derviches hurlant et frappant la terre en cadence obéissait peut-être encore à cette vieille tradition de ravissements et d'extases qui jadis résonnait sur tout ce rivage oriental, depuis les oasis d'Ammon jusqu'à la froide Samothrace. À les entendre seulement, je sentais mes yeux pleins de larmes, et

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 263.

l'enthousiasme gagnait peu à peu tous les assistants<sup>28</sup>. »

Est-ce Nerval qui parle là, ou seulement son narrateur ? Pour un de ses vieux biographes, la réponse ne faisait pas de doute. Voici ce qu'écrivait Aristide Marie au chapitre « L'orient : vers Isis » de son *Nerval* : « Avec Aurélia, Gérard a mis au tombeau ses amours de chair et de cendres. » Notre biographe fait donc de Gérard l'exact porte-parole de Nerval : celle qu'il appelle Aurélia est l'actrice Jenny Colon, qui est effectivement morte le 5 juin 1842, mais nous ne sommes plus si sûrs aujourd'hui que l'auteur d'*Aurélia* ait éprouvé pour l'actrice la passion que son narrateur voue à la morte bien-aimée dont il porte le deuil<sup>29</sup>. Et Marie poursuit sur le même ton : « Maintenant c'est l'Orient qui l'appelle, cet Orient mystique où il doit recommencer l'odyssée théogonique d'Apulée. N'est-ce pas l'Égypte, la terre du Sphinx et des grands tombeaux, la patrie d'Hermès et d'Osiris, qu'il doit visiter, au seuil de son pèlerinage ésotérique ? En cette terre maternelle, devant la statue voilée d'Isis, son intellect défaillant ne va-t-il pas retrouver ses normes et son harmonie ? Et, s'il n'en doit pas être ainsi, ne peut-il espérer qu'en la patrie des Mages, où les illuminés sont entourés de vénération, on aura du moins le respect de ce qu'ailleurs on appelle sa folie<sup>30</sup> ? » Plus subtilement, Michel Brix a vu dans le *Voyage en Orient* le récit d'un cheminement initiatique : la réalité se dévoile peu à peu au narrateur à mesure qu'il perd l'une après l'autre ses illusions, comme l'antique déesse, en dépouillant successivement tous les voiles qui la dissimulaient au profane, révélait à ses fidèles son véritable visage. La démonstration est convaincante (encore qu'on puisse se demander si ce que l'auteur dit du *Voyage* n'est pas vrai de beaucoup d'autres romans), mais elle s'applique au livre que Nerval a patiemment composé entre 1840 et 1851, non au voyage qu'il a fait en 1843.

Aristide Marie eût sans doute été plus nuancé s'il avait tenu compte de la façon dont le récit distribue les évocations de l'Antiquité. Assurément récurrentes, elles ne sont le plus souvent que de brèves incises, qui ne troublent qu'à peine la narration. Sauf lorsque Gérard se rend de Trieste à Syra, et c'est d'ailleurs à ce moment du *Voyage* qu'il dit avoir mis « au tombeau [s]es amours de chair et de cendre<sup>31</sup> » ; or il est là en train de suivre un chemin que Nerval, justement, n'a jamais emprunté. Il est à nouveau question des cultes isiaques lorsque Gérard visite les pyramides. Mais qui en parle ? Un officier prussien rencontré sur la plate-forme de la pyramide de Chéops – souvenir d'une rencontre que Nerval a peut-être réellement faite<sup>32</sup>, mais sûrement pas au même endroit. Si le Prussien est fort savant (sans y avoir grand mérite, car Nerval met dans sa bouche le résumé d'un ouvrage que l'abbé Terrasson avait consacré à la déesse égyptienne en 1731<sup>33</sup>), il parle de tout cela en bon fils de Voltaire, ce dont Gérard lui fait l'observation. Et que dit-il, lui, Gérard ? Hé bien ! lisons<sup>34</sup> :

Qu'il serait beau, dis-je à l'Allemand, d'exécuter et de représenter ici *La Flûte enchantée* de Mozart ! Comment un homme riche n'a-t-il pas la fantaisie de se donner un tel spectacle ? Avec fort peu d'argent on arriverait à déblayer tous ces conduits, et il suffirait ensuite d'amener, en costumes exacts toute la troupe italienne du théâtre du Caire. Imaginez-vous la voix tonnante de Zarastro résonnant au fond de la salle des Pharaons, ou la *Reine de la nuit* apparaissant sur le seuil de la chambre dite de la reine et lançant à la voûte sombre ses trilles éblouissants.

Quand on me dirait que le librettiste de la *Flûte enchantée* a puisé dans des rituels

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>29</sup> Voir M. Brix, 1988 ; J. Guillaume, 1988, p. 14-15.

<sup>30</sup> A. Marie, 1955 [1914], p. 180-181. C'était au temps où, comme Raymond Jean devait plus tard le déplorer (R. Jean, 1977, p. 31 *sqq.*), le « mythe » de Nerval empêchait qu'on lise Nerval. Est-il sûr que ce temps soit révolu ?

<sup>31</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 237.

<sup>32</sup> Voir *Ibid.*, p. 1498, note 1 de la page 386.

<sup>33</sup> Voir J. Richer, 1987, p. 95 *sqq.*

<sup>34</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 391.

maçonniques inspirés de l'abbé Terrasson, j'aurais encore du mal à voir là les propos d'un myste ; à moins qu'on ne parle d'un myste de fantaisie, dans le genre de Tamino. Le Nerval qui campe cette rencontre au sommet d'une pyramide était certes fasciné par les mystères isiaques et leurs réinterprétations maçonniques, mais l'humour dont il a coloré sa composition montre assez qu'il était capable de mettre sa fascination à distance. De cette capacité, Aristide Marie (pour ne rien dire de Jean Richer ou de quelques autres) ne lui a guère donné acte.

On pourrait invoquer un autre passage, dont la première parution date de 1847<sup>35</sup> et qui dans le livre prend place au moment où la *Santa-Barbara* conduit le voyageur de Damiette aux côtes de la Syrie<sup>36</sup> :

La prière du soir ramenait les cérémonies habituelles. Pour ne scandaliser personne, j'allai me promener sur le tillac de l'avant, épiait le lever des étoiles, et faisant aussi, moi, ma prière, qui est celle des rêveurs et des poètes, c'est-à-dire l'admiration de la nature et l'enthousiasme des souvenirs. Oui, je les admirais dans cet air d'Orient si pur qu'il rapproche les cieux de l'homme, ces astres-dieux, formes diverses et sacrées, que la Divinité a rejetées tour à tour comme les masques de l'éternelle Isis... Uranie, Astarté, Saturne, Jupiter, vous me représentez *encore* les transformations des humbles croyances de nos aïeux. Ceux qui, par millions, ont sillonné ces mers, prenaient sans doute le rayonnement pour la flamme et le trône pour le dieu ; mais qui n'adorerait dans les astres du ciel les preuves mêmes de l'éternelle puissance, et dans leur marche régulière l'action vigilante d'un esprit caché ? [mes italiques]

Prenons garde cependant que le narrateur ne se confond pas ici avec le touriste qui vogue vers Saint-Jean d'Acre. Il parle à l'imparfait de ce qu'il éprouvait alors, et au présent de ce qu'il pense « encore » au moment où il évoque ses souvenirs. Ce que nous lisons n'est ni le journal de Nerval si celui de Gérard, c'est la méditation d'un homme depuis longtemps revenu de l'Orient.

Reste tout de même l'*Histoire du Calife Hakem*, dont le héros est le messie de ces Druses que Gérard tient pour les francs-maçons de l'Orient, et l'*Histoire de la Reine du matin et de Soliman, prince des génies*, où les légendes maçonniques se mêlent aux souvenirs coraniques ou bibliques. Diamants noirs incrustés dans un récit dont elles brisent la continuité, le statut narratif de ces deux histoires se marque d'une certaine extranéité : la première est racontée à Gérard par le cheikh druse qui bientôt acceptera de lui donner sa fille, il entend la seconde dans un café stambouliote. Notre touriste les écoute en silence et s'absente de la scène, alors que tous les autres épisodes où d'obligeants informateurs l'instruisent de légendes ou de traditions locales se présentent comme des dialogues dont il est partie prenante : on en a vu un exemple sur la plate-forme de la pyramide de Chéops, il y en a quelques autres dans le *Voyage*. De plus, la première publication des deux histoires est tardive : 1847 pour l'une et 1850 pour l'autre, qui ne figure même pas dans les éditions Sartorius et Souverain. On en déduirait volontiers que Nerval n'y a songé que bien après son retour, si l'on ne savait par ailleurs qu'il avait composé au temps du Doyenné le livret d'un opéra qui devait s'intituler *La reine de Saba*. À quoi il faut ajouter, dans le *Carnet du Caire*, quelques griffonnages qui annoncent les principaux thèmes de l'*Histoire du Calife Hakem*, et, à travers eux, les pages les plus angoissées d'*Aurélia* : « Les rêves et la folie – L'étoile rouge Le désir de l'Orient [...] Amours laissés dans un tombeau – Elle – Je l'avais fuie, je l'avais perdue – Je l'avais faite grande [...] Les 2 – Celui qui me ressemble et l'on va se tromper [...] »<sup>37</sup>. » Si ces lignes sont contemporaines du voyage de 1843 (ce qui n'est pas assuré<sup>38</sup>), on comprend que Gilbert

<sup>35</sup> G. de Nerval 1847a, p. 727.

<sup>36</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 441-442.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 853. La parenté entre ce passage et les thèmes d'*Aurélia* a été relevée par les éditeurs de la nouvelle Pléiade (*Œuvres complètes*, III, p. 1388). Voir aussi J. Huré, 1997.

<sup>38</sup> Voir les doutes à ce sujet des éditeurs de la nouvelle Pléiade (*Œuvres complètes*, II, p. 1663 ; III, p. 1388).



Granger se soit demandé « si le séjour de Nerval en Syrie n'a pas été traversé par une courte crise nerveuse, – dont l'Histoire du calife Hakem apparaîtrait comme une tragique transposition romanesque<sup>39</sup> ». À moins qu'il n'y ait été poursuivi par les souvenirs de sa crise de 1841, car le « rêve éveillé » dont parle la lettre à Jules Janin est évidemment celui qui l'avait alors conduit à la clinique du docteur Blanche<sup>40</sup>. Comment le savoir avec certitude ? L'épisode syrien est la partie engloutie du voyage de Nerval, tout comme ces deux contes « supernaturalistes<sup>41</sup> » sont la face nocturne d'un *Voyage en Orient* si plein par ailleurs « d'azur et de lumière<sup>42</sup> ».

### *Un feuilletoniste en voyage*

Cependant, si tous ces éléments rappellent combien l'auteur du *Voyage* s'intéressait aux cultes à mystère, s'ils attestent peut-être que le voyageur de 1843 a vu une fois de plus le songe s'épancher dans la vie réelle, ils ne nous apprennent rien de certain sur ses intentions lorsqu'il s'est mis en route pour Alexandrie. Au moins nous incitent-ils à regarder du côté de la triste année 1841 – et sur ce point, je suis d'accord avec Aristide Marie. Moyennant tout de même une réserve : quand Nerval relève dans le *Voyage* combien nos critères du bien et du mal sont relatifs, et combien ce qui passe ici pour folie peut ailleurs s'appeler sagesse<sup>43</sup>, cela nous instruit sur son état d'esprit au moment où il a rédigé le livre, non au moment où il s'est mis en route. En revanche, il est effectivement probable qu'il espérait que ce périple permettrait à « son intellect défaillant » de « retrouver ses normes et son harmonie ». Plus que la mort de Jenny Colon, qui sur le moment ne semble pas l'avoir spécialement affecté, plus qu'une éventuelle quête mystique sur laquelle nous n'aurons jamais de certitude, c'est le désir d'amasser la matière d'un livre, et surtout de prouver que sa crise n'avait été qu'un accident, qui a mis Nerval sur la route de l'Orient. Il l'écrit à son père dès le 25 décembre 1842, alors qu'il n'est encore qu'à Lyon<sup>44</sup> :

Lequel vaut-il mieux de garder près de soi son fils ou son ami malade ou triste ou bien de le savoir au loin bien portant, gagnant des forces et du savoir et satisfait au moins d'un désir accompli. L'hiver dernier a été pour moi déplorable, l'abattement m'ôtait les forces, l'ennui du peu que je faisais me gagnait de plus en plus et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié à la suite de ma terrible maladie m'ôtait même le plaisir de la société. Il fallait sortir de là par une grande entreprise qui effaçât le souvenir de tout cela et me donnât aux yeux des gens une physionomie nouvelle.

Ce qu'il lui écrit du Caire le 18 mars 1843 est plein à la fois d'une affection que son père ne lui a jamais rendue, du regret du temps d'avant sa maladie, et de ses bonnes résolutions d'écrivain : « Véritablement le soleil est beaucoup plus brillant dans ces pays que dans le nôtre et il semble qu'on n'ait vu ce soleil-là que dans la première jeunesse, quand les organes étaient plus frais. C'est presque rajeunir de dix ans que de vivre ici. Malheureusement je sens de plus en plus que je vis loin de toi et je regrette qu'il faille aller si loin pour trouver des

---

<sup>39</sup> G. Granger, 1950, p. 32. Voir aussi C. Pichois & M. Brix, 1995, p. 218 ; J.-P. Richard, 1955, p. 17 ; R. Chambers, 1969, p. 114 *sqq.*

<sup>40</sup> Nerval parlait déjà de « rêve éveillé » pour décrire sa crise dans une lettre à Loubens de la fin de 1841 (*Œuvres complètes*, III, p. 1487).

<sup>41</sup> On sait que c'est le mot dont, dans la lettre à Dumas qui sert de préface aux *Filles du feu*, Nerval qualifie l'état de rêverie où il a composé les *Chimères* (*Œuvres complètes*, III, p. 458).

<sup>42</sup> T. Gautier, 1875, p. xxxv.

<sup>43</sup> Sur ce point, voir l'analyse de M. Brix, 1997.

<sup>44</sup> *Œuvres complètes*, I : 1387. Sur les lettres que Nerval a écrites à son père au cours de son voyage, voir Chambers 1969 : 17 *sqq.* ; Mizuno 2004 ; Aubaude 2004.

impressions un peu nouvelles et des sujets d'étude de quelque attrait pour le public<sup>45</sup>. » Il lui assure encore le 2 mai, au moment de quitter Le Caire, que son voyage « avance » et lui « taille de la besogne et de la tranquillité pour longtemps<sup>46</sup> ». Même leitmotiv dans sa lettre de Constantinople du 19 août : « Ce voyage me servira toujours à démontrer aux gens que je n'ai été victime, il y a deux ans, que d'un accident bien isolé. [...] Le meilleur c'est que j'ai acquis de la besogne pour longtemps, et me suis créé, comme on dit, une spécialité. J'ai fait oublier ma maladie par un voyage, je me suis instruit, je me suis même amusé, j'ai donc bien fait au point de vue de mon état<sup>47</sup>. » Et encore dans ce qu'il lui écrit le 5 octobre, après que Théophile Gautier a publié dans *La Presse* une lettre ouverte à son intention : « L'amabilité de Théophile en me dédiant pour ainsi dire son ballet, et en entretenant le public de mon voyage, m'a été d'autant plus sensible que depuis ma maladie trop connue il importait que mon retour à la santé fût constaté bien publiquement et rien ne devait mieux le prouver qu'un voyage pénible dans les pays chauds ; ce n'a pas été l'un des moindres motifs de me le faire entreprendre à tout prix<sup>48</sup>. » Le 24 décembre, c'est encore en écrivain consciencieux que, de Nîmes, il lui fait part de ses projets éditoriaux<sup>49</sup> :

Mon retour n'a pas été aussi rapide que je voulais parce qu'il a fallu attendre de l'argent hypothéqué sur des travaux à faire et c'est le plus difficile de tous à toucher. Cependant j'ai placé avantageusement mon voyage d'Égypte qui fera un volume avec gravure et j'ai acquis des matériaux pour au moins deux ans ; j'ai d'un côté Le Caire, de l'autre Constantinople, bien étudiés tous les deux, l'un durant cinq mois, l'autre durant quatre et peut-être pourrai-je me passer des journaux et faire paraître directement dans la librairie ce qui donnerait plus d'importance et d'avenir à mon travail. [...] Ce voyage n'eût-il fait que me remettre en bonne disposition et liberté d'esprit, ce serait un grand point.

Bien sûr, il écrit tout cela pour rassurer son correspondant, pour le convaincre que ce voyage n'est pas une fantaisie de plus, que sa vocation d'écrivain est en mesure de lui assurer une position. Mais il n'empêche que, dès avant d'être revenu en France, il a bel et bien pris contact avec des éditeurs et tenté de « placer avantageusement » le livre qu'il comptait écrire. Ses projets ne se sont pas réalisés de la manière prévue, puisque le *Voyage en Orient* a d'abord paru sous forme d'articles ; en revanche, les matériaux rassemblés lui ont donné de la copie pour près de dix ans. L'Orient l'a peut-être déçu, les rêves qui le hantaient depuis 1841 l'ont peut-être tourmenté, mais, en bon ouvrier de l'écriture, il aura finalement rempli le programme dont sa lettre à Gautier d'août 1843 était la première réalisation. N'est pas écrivain qui ne sait pas dompter les rêves et les tourments mêmes dont il nourrira son écriture, et Nerval était un écrivain.

Il s'empresse dès le 14 février de détailler à son père la studiosité de ses projets : « M. Perron nous a fait recevoir à la Société égyptienne, où nous avons tous les livres possibles concernant l'Égypte, ce qui me permet d'étudier, à mesure que je vois les choses<sup>50</sup>. » « À la Société Égyptienne, lui confirme-t-il le 18 mars, j'ai trouvé réunis presque tous les livres anciens et modernes qui ont été publiés sur le pays et je n'en ai lu encore qu'une bien faible partie<sup>51</sup>. » Il poursuit en disant que lui et son compagnon ne visiteront la Haute-Égypte que lorsqu'ils auront « épuisé la bibliothèque égyptienne qui [leur] permettra de voir les antiquités avec fruit<sup>52</sup> ». Ce ne sont pas là des racontars destinés à rassurer le docteur

---

<sup>45</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1394.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 1398.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 1401-1402.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 1404.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 1410.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 1391.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 1393.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 1394.

Labrunie. Le *Carnet* révèle, en effet, qu'il s'est rendu dans une bibliothèque dès le 8 février, le lendemain de son arrivée au Caire<sup>53</sup>. Le 2 mai, il mande à Gautier qu'il a « beaucoup lu », ajoutant curieusement qu'il ne fera « guère qu'un ou deux articles sur les mœurs<sup>54</sup> » – ce qui aurait incité à croire qu'il a passé son temps dans les livres si le *Carnet* ne nous apprenait qu'il a visité les Tombeaux des Califes dès le 9 février, puis la Citadelle le 13, et l'Église St-Georges dans le Vieux Caire le 16<sup>55</sup>. D'autres excursions ont suivi, souvent faites à dos d'âne : la liste de dépenses transcrite sur les derniers feuillets du *Carnet* porte plusieurs fois la mention « âne », en regard d'un nombre qui correspond sans doute au prix de la location<sup>56</sup>. De fait, le 18 mars, il écrit à son père, rassurant comme toujours : « Nous faisons beaucoup de promenades à âne selon la mode du pays et je crois que cela me fait beaucoup de bien, car j'ai fort bonne mine et ma santé n'a pas souffert un seul instant<sup>57</sup>. » Il lui fait savoir le 2 mai qu'il a visité « Alexandrie, L'Afté, le Caire, Fostat, Héliopolis, Giseh, Schoubra, les pyramides » et qu'il visitera encore « Mansourah et Damiette et la plus belle partie du Delta en redescendant le Nil<sup>58</sup> ». Sa lettre à Gautier du même jour confirme qu'il a bien été à Schoubra, où il a même pris des vues – aujourd'hui perdues – avec le daguerréotype de Fonfride ; la lettre contient aussi le dessin du kiosque et des bosquets qu'il a admirés dans l'île de Rodda<sup>59</sup>. Légèrement rehaussé d'aquarelle, on retrouve un dessin de kiosque sur le premier feuillet du *Carnet*. Le même feuillet porte un schéma que les éditeurs interprètent comme « un plan muet du Caire<sup>60</sup> », où de longs et capricieux traits de plume pourraient être le souvenir des excursions de Nerval. Gérard s'est montré studieux lui aussi, puisqu'on lit dans le *Voyage* : « J'ai mis à profit, en étudiant et en lisant le plus possible, les longues journées d'inaction que m'imposait l'époque du *khamsin*<sup>61</sup>. » Il s'est également promené, à dos d'âne ou à pied, et nous reparlerons de ses promenades.

Les lettres au docteur Labrunie montrent, de plus, que Nerval a fait quelque effort pour apprendre l'arabe. « Nous allons travailler l'arabe sur le bateau, lui écrit-il de Marseille le 1<sup>er</sup> janvier. Nos livres sont très bons<sup>62</sup>. » Il lui confirme son zèle le 8 janvier, à l'escale de Malte : « Je commence à m'essayer de parler arabe avec des Égyptiens qui voyagent avec nous [...]. Cela est bien plus facile que je ne pensais et il est certain que nos livres modernes simplifient beaucoup cette étude, en nous donnant l'exacte prononciation ainsi que j'ai pu le vérifier. J'ai des dictionnaires, une grammaire et des livres de conversation trouvés, la plupart, à Marseille<sup>63</sup>. » Le 18 mars, il lui affirme savoir « déjà quelques mots d'arabe » et se faire « entendre assez bien en langue franque<sup>64</sup> ». J'hésite un peu à le croire quand il lui écrit le 19 août qu'il sait « presque » l'arabe, mais qu'il lui dise ensuite qu'il n'a « pu encore réussir à l'écrire<sup>65</sup> » prouve au moins qu'il s'y est essayé. Et il n'y a pas de raison de douter de ce qu'il écrit de Gênes le 3 décembre : « Depuis un an, j'ai plus appris d'italien que d'autres langues, car les relations dans tout le Levant ont lieu dans cette langue, avec un mélange de mots arabes quelquefois ; c'est à quoi se réduit ce qu'on appelle la langue franque, qui se parle dans toutes les échelles<sup>66</sup>. » J'ai réservé pour la fin ce passage de sa lettre du 2 mai : « Je possède

<sup>53</sup> J. Huré, 1985, p. 12.

<sup>54</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1396.

<sup>55</sup> J. Huré, 1985, p. 12.

<sup>56</sup> *Idem*.

<sup>57</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1394.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 1397.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 1395-1396.

<sup>60</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 1665, note 1 de la page 842.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 346.

<sup>62</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1388.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 1390.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 1394.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 1402.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 1408-1409.

assez d'italien, d'arabe et de grec déjà pour parler ce qu'on appelle la langue franque qui se compose arbitrairement de mots de ces trois langues. On finit par se faire comprendre à force d'accumuler des mots et d'essayer des intonations de la gorge. J'ai deux dictionnaires et une grammaire, mais j'apprends bien plus par la nécessité de demander les choses ; seulement, je vérifie après avoir entendu les mots ou je les prononce de plusieurs manières jusqu'à ce qu'on m'ait compris<sup>67</sup>. » Précieuses lignes, on l'on voit Nerval se débrouiller comme il peut des pharyngales et des vélares de l'arabe (les « intonations de la gorge »), bafouiller sans doute, répéter... Il me semble qu'on accède là à quelque chose de la réalité de son voyage. En un mot, même si l'on se doute bien qu'il farde un peu les faits dans tout ce qu'il écrit à son père, on peut retenir au moins les grandes lignes de l'autoportrait qu'il y esquisse : un feuilletoniste soucieux de rapporter de la copie, et plein du candide désir d'acquérir du savoir. Un portrait qui ne contredit pas celui que brossait Aristide Marie – car, après tout, rien n'empêchait le tâcheron de l'écriture d'être aussi un pèlerin – mais qui le complète<sup>68</sup>. À moins que les deux portraits n'en fassent qu'un : au bout du pèlerinage de Nerval, au bout de sa quête, qui se poursuit huit ans encore après le retour à Paris, il y a le livre<sup>69</sup>...

Les laborieux efforts linguistiques de Nerval ont laissé quelques traces dans le *Carnet*. Ses relevés de compte montrent qu'il avait appris à transcrire quelques noms de nombres ainsi que les mots indispensables pour faire son marché. Les consonnes postérieures lui ont posé des problèmes, ce qui s'accorde bien à ce qu'il écrit le 2 mai à son père. La vélaire constrictive sourde *kh* (dont la prononciation est à peu près celle de la *jota* espagnole) est en général confondue avec le *k*, faute fréquente chez les Français qui apprennent l'arabe : *kacheb* pour *khacheb* (« bois ») ; *kamse* pour *khamsa* (« cinq ») ; *spanak* pour *sebenakh* (« épinards ») ; mais le mot pour « tabac » est noté *dokhan*, qui est une graphie convenable. La pharyngale sourde *h* est notée *h* ou *k*, ce qui est habituel pour un locuteur français : *ahmar* pour *hamar* (« âne ») ; *ahman* pour *hamama* (« pigeon ») ; *lakmé* pour *lahman* (« viande ») ; dans *ouad* (mis pour *ouahed* : « un »), elle est omise. La vélaire occlusive de *qa,va* (pour *qahwa* : « café ») est correctement transcrite ; pour le mot que les dictionnaires d'arabe classique orthographient *dqi*q (« poulet »), il a utilisé la graphie *deguig*, conforme à la prononciation locale : c'est au moins une preuve qu'il a reporté dans son *Carnet* ce qu'il entendait et non ce qu'il avait lu dans les livres. Avec les fricatives dentales, il a eu les difficultés que connaissent usuellement les Français, aussi bien en anglais qu'en arabe : *toum* pour *thoum* (« ail ») ; *nebit* pour *nebidh* (« vin ») ; mais les initiales de « trois » (*thalatta*) et « trente » (*thalatin*) sont correctement transcrites. Reste une série de mots dont la transcription est acceptable : *baden* pour *bâd* (« après ») ; *kebrit* (« allumettes ») ; *zebda* (« beurre frais ») ; *oualed* (« enfant ») ; *leben* (« lait ») ; *soukker* (« sucre ») ; *rouz* (« riz ») ; ainsi que les nombres *atni*, *arba*, *setta*, *ashra*, *achrin*, *settin*, *arbatach*. On me pardonnera cette fastidieuse énumération si l'on se dit que, là aussi, c'est le voyageur Nerval que nous entendons. L'arabisant aura été médiocre, mais pas aussi « fantaisiste<sup>70</sup> » que l'ont écrit les premiers éditeurs du *Carnet*.

Quant au touriste de 1851, il s'en remet le plus souvent à son drogman, et c'est sans doute ce que Nerval a dû faire dans la réalité. Mais on le voit manier à l'occasion les idiomes locaux, comme dans ce passage où la langue franque fait une assez comique apparition. Le narrateur vient de s'introduire dans une maison à la suite de deux dames dont il a cru deviner malgré leurs voiles qu'elles pourraient lui être bienveillantes. Aussitôt à l'intérieur, les dames

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 1398-1399.

<sup>68</sup> Sur cette manière d'envisager le voyage, je rejoins au moins sur certains points l'interprétation de Cellier (L. Cellier, 1974, p. 95 *sqq.*)

<sup>69</sup> Sur ce point, voir H. Lemaître, 1958, p. IV ; J. Bony, 1990, p. 201 *sqq.*

<sup>70</sup> Voir P. Martino, 1933, p. 173, repris dans *Œuvres*, II, p. 728. Pour les listes d'emplettes, que ni les éditeurs des *Œuvres* ni ceux des *Œuvres complètes* n'ont publiées, j'ai suivi l'édition qu'en a faite Jacques Huré (J. Huré, 1985).

disparaissent dans un escalier, un esclave abyssinien referme la porte d'entrée derrière lui, et voilà qu'« un Turc des plus majestueux s'avance du fond de la galerie principale<sup>71</sup> » :

Dans ces moments-là, le pire est de rester court. Je songe que beaucoup de musulmans entendent la langue franque, laquelle, au fond, n'est qu'un mélange de toute sorte de patois méridionaux, qu'on emploie au hasard jusqu'à ce qu'on se soit fait comprendre ; c'est la langue des Turcs de Molière. Je ramasse donc tout ce que je puis savoir d'italien, d'espagnol, de provençal et de grec, et je compose avec le tout un discours fort captieux.

L'embarras du trop galant Gérard sera de courte durée car le Turc se révèle être en réalité un de ces vieux soldats de Bonaparte qui, plutôt que de devenir sujets des Bourbons restaurés, étaient venus offrir leurs services au Pacha. Nerval a effectivement rencontré au Caire quelques-uns des conseillers français de Méhemet-Ali, et l'un d'eux a servi de modèle à ce bon Turc de comédie<sup>72</sup>.

Gérard se risque aussi à l'arabe, dans des scènes pleines de fantaisie elles aussi. Et ce dès sa première nuit au Caire, lorsqu'il rejoint le cortège aperçu de sa fenêtre. D'abord grognon, le drogman, qui ne l'a suivi qu'à contrecœur, s'est laissé griser par l'eau-de-vie qu'on distribue à la ronde, et lui propose même d'entrer dans la maison du marié. D'où cet échange<sup>73</sup> :

— Mais que répondrai-je si l'on me parle ?

— Vous direz seulement : « *Tayeb !* » C'est une réponse à tout... Et d'ailleurs je suis là pour détourner la conversation.

Surgit alors dans cette noce cairote un espiègle souvenir du *Mariage de Figaro* : « Je savais déjà qu'en Égypte *tayeb* était le fond de la langue, commente le narrateur. C'est un mot qui, selon l'intonation qu'on y apporte, signifie toute sorte de chose [...]. Le mot *tayeb* veut dire tour à tour : *très bien*, ou *voilà qui va bien*, ou *cela est parfait*, ou *à votre service*, le ton et surtout le geste y ajoutent des nuances infinies<sup>74</sup>. » Utile, le viatique n'est cependant pas plus universel que *goddam* ne l'était pour Figaro. Un des invités de la noce lui ayant plus tard adressé quelques mots, le « victorieux *tayeb*<sup>75</sup> » a certes permis à Gérard de faire bonne figure. Mais lorsque son drogman lui explique qu'on vient en fait de l'inviter à monter dans les appartements de la mariée, il juge plus prudent de ne pas pousser si loin l'aventure : « [...] je n'étais pas encore assez sûr de la prononciation du mot *tayeb* pour me hasarder dans le sein des familles<sup>76</sup>. » Entre ces scènes malicieuses et les bafouillages où Nerval a bien dû s'aventurer quelquefois, il y a la même distance qu'entre son excursion à Gizeh et la peu vraisemblable rencontre que Gérard fait au sommet de la pyramide de Chéops.

### *Un mariage copte ?*

Nous voilà donc revenus à la noce aux flambeaux de la première nuit au Caire, et il faut en parler encore. Apparemment insensible à l'humour de la scène, Jean-Marie Carré l'a commentée avec l'emphase longtemps de rigueur chez les biographes de Nerval : « L'illusion est devenue la réalité. Il n'a plus cette sensation d'étouffement qu'il éprouve lorsqu'il passe d'un climat à un autre. Avec avidité, il respire cette atmosphère un peu grisante qui est celle

<sup>71</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 288.

<sup>72</sup> Voir *Ibid.*, p. 1473, note 3 de la page 291.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 268.

de son double, de son *moi* nostalgique et profond. Ne fait-il pas lui-même partie du décor, puisqu'il est habillé à l'orientale, porte une vaste culotte de coton bleu, un gilet rouge brodé d'argent, un manteau en poil de chameau, un petit bonnet blanc sous le tarbouche, puisqu'il s'est fait raser la tête et tailler la barbe<sup>77</sup> ? » Allons donc, le narrateur ne se fait pas ce genre d'illusion : il sait bien que son déguisement et son *tayeb* ne sont qu'une tricherie. Quant à Nerval, bien qu'il ait dit le 2 mai à son père qu'il avait « profité de la mode du pays, qui est de porter un tarbouch avec une coiffe blanche, pour [se] faire raser les cheveux<sup>78</sup> », je doute qu'il se soit imaginé que cela suffisait pour faire partie du décor.

A-t-il seulement assisté à un mariage lorsqu'il a séjourné au Caire ? Apparemment oui, si du moins l'on en croit ce qu'il écrit le 2 mai à Théophile Gautier : « Comme mœurs j'ai vu de très curieux – la pâque des Cophites et la fête de la naissance du Prophète puis le retour des pèlerins, où l'émir des hadjis passe à cheval sur le *dos* d'une foule de croyants – puis les mariages dont tu trouveras la description exacte dans les deux volumes d'un Anglais nommé Lane, intitulés *Mœurs des Égyptiens*<sup>79</sup>. » La formulation est un peu problématique. Faut-il comprendre que ce qu'il a vu est exactement décrit par Lane, et que Gautier n'a donc qu'à se reporter au voyageur anglais pour savoir ce que son correspondant a vu au Caire ? Ou bien qu'il a entrevu confusément des cérémonies que Lane, plus chanceux ou meilleur observateur que lui, a été à même de décrire avec plus d'exactitude qu'il n'en serait capable ? On ne sait. En tout cas, le *Voyage* stylise et embellit un peu des descriptions de Lane.

Ainsi, là où Lane avait écrit : « [La mariée] est généralement couverte de la tête au pied par un châle de cachemire rouge, plus rarement d'un châle blanc ou jaune. Elle porte sur la tête une couronne ou un petit couvre-chef de papier mâché<sup>80</sup> », Gérard dit avoir vu « [q]uelque chose comme un fantôme rouge portant une couronne de pierreries<sup>81</sup> ». De même, là où Lane parlait d'hommes vêtus d'un caleçon qui précédaient la procession en croisant l'épée dans un combat simulé<sup>82</sup>, la scène que Gérard entrevoit par la fenêtre de sa chambre est plus majestueuse : « [...] des hommes presque nus, couronnés comme des lutteurs antiques, combattaient au milieu de la foule avec des épées et des boucliers ; mais ils se bornaient à frapper le cuivre avec l'acier en suivant le rythme de la musique, et, se remettant en route, recommençaient plus loin le même simulacre de lutte<sup>83</sup>. » De même encore, le « groupe confus de femmes » qui ferme la procession brillante et cossue du *Voyage* pousse « à chaque station » ce « gloussement criard du plus singulier effet<sup>84</sup> » dont Lane avait précisé pour sa part qu'on ne l'entendait guère que dans les milieux les plus populaires<sup>85</sup>. Gérard a, de plus, la chance de pouvoir rapporter une exquise coutume que Lane présentait comme rare<sup>86</sup> : « Des esclaves noires, tenant en main de petits flacons d'argent, les secouaient ça et là sur la foule. C'était de l'eau parfumée, dont je ne reconnus la suave odeur de rose qu'en sentant ruisseler sur mes joues et sur ma barbe les gouttes lancées au hasard<sup>87</sup>. » Enfin, quand Nerval écrit que « des esclaves parcouraient la foule en versant un liquide clair dans de petites tasses qu'ils

<sup>77</sup> J.-M. Carré, 1956, p. 16. Carré a mal lu le *Voyage*. Le costume qu'il décrit, Gérard ne l'a revêtu que plus tard, au moment d'assister à l'entrée au Caire des pèlerins de la Mecque (*Œuvres complètes*, II, p. 331).

<sup>78</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1399.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 1396.

<sup>80</sup> W. Lane, 1978, p. 167 (*[The bride] is generally covered from head to foot with a red Kashmir shawl, or with a white or yellow shawl, though rarely. Upon her head is placed a small pasteboard cap or crown.*)

<sup>81</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 264.

<sup>82</sup> W. Lane, 1978, p. 169 (*Sometimes before bridal processions of this kind, two swordsmen, clad in nothing but their drawers, engage each other in a mock combat...*).

<sup>83</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 263.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>85</sup> W. Lane, 1978, p. 168 (*In the bridal processions of the lower orders, [...] the women of the party frequently utter at intervals those shrill cries of joy called zaghâreet...*).

<sup>86</sup> W. Lane, 1978, p. 167.

<sup>87</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 268.

distribuait à mesure », on se dit là encore que son narrateur a bien de la chance, car ce liquide clair, qui n'était chez Lane que de l'eau<sup>88</sup>, devient pour lui « de l'eau-de-vie, ou plutôt une sorte d'anisette<sup>89</sup> ». Mais nous verrons que cette anisette pourrait être autre chose qu'un simple embellissement littéraire.

Même là où Nerval ne s'écarte pas de Lane, il donne à la scène une couleur, un mouvement, un humour qu'on chercherait en vain dans l'austère prose de son devancier ; et qu'on ne trouverait pas non plus dans l'illustration que celui-ci avait jointe à son texte : la noce qu'elle représente paraît si dépourvue de joie, les personnages y ont des attitudes si figées, qu'un commentateur l'a jugée tout bonnement lugubre<sup>90</sup>. C'est que, en matière d'iconographie, Nerval avait une autre source. Il s'est souvenu d'un *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phœnicie, de la Palæstine et de la Basse Égypte*, paru sous le Directoire en plusieurs livraisons brillamment illustrées par Louis-François Cassas<sup>91</sup>. Un emprunt avoué puisque Gérard raconte avoir « vu à Paris, dans les planches gravées du citoyen Cassas, un tableau complet de ces cérémonies [de mariage]<sup>92</sup> ». Or un long passage du *Voyage* présente plusieurs traits absents de chez Lane, mais bien visibles sur la planche intitulée « Marche d'un mariage, dans la ville du Caire<sup>93</sup> » :

Les lutteurs continuaient à s'escrimer pendant les nombreuses haltes du cortège ; quelques-uns, montés sur des échasses et coiffés de plumes, s'attaquaient avec de longs bâtons ; plus loin, des jeunes gens portaient des drapeaux et des hampes surmontés d'emblèmes et d'attributs dorés, comme on en voit dans les triomphes romains ; d'autres promenaient de petits arbres décorés de guirlandes et de couronnes, resplendissant en outre de bougies allumées et de lames de clinquant, comme des arbres de Noël. [...] Elles [les chanteuses] s'accompagnaient en général de cymbales, de castagnettes et de tambours de basque. [...] Rien n'est étrange comme cette longue figure qui s'avance sous son voile à plis droits, grandie encore par une sorte de diadème pyramidal éclatant de pierreries. Deux matrones vêtues de noir la soutiennent sous les coudes, de façon qu'elle a l'air de glisser lentement sur le sol [...].

Comme Auriant l'a relevé en 1951, Lane ne parle nulle part de personnages montés sur des échasses et coiffés de plumes, alors qu'on en voit chez Cassas<sup>94</sup>. La remarque est plus judicieuse que ses vitupérations de 1949, mais que ne l'a-t-il prolongée ! Car les parallèles ne s'arrêtent pas là. Les emblèmes qu'on voit se dresser au-dessus du cortège de Cassas évoquent assurément un triomphe romain, d'autant plus que l'ensemble du dessin est exécuté dans le style néo-classique en faveur à l'époque. On discerne aussi des ornements que la légende de la planche décrit comme de « hautes perches ornées de feuillages et de fleurs qui forment des globes, des ovales ou d'autres figures » et qu'il n'est pas interdit de rapprocher de nos arbres de Noël. La légende parle également d'almées « jouant des castagnettes et frappant des cymbales ». On a du mal sur la planche à distinguer des castagnettes, mais on y aperçoit sans peine des femmes frappant des tambours de basque et peut-être aussi des cymbales, tous instruments absents aussi bien du texte que du dessin de Lane. De plus, le haut diadème de la mariée de Cassas la fait paraître plus grande que les deux femmes qui la soutiennent par les coudes ; et surtout, ses pieds semblent suspendus dans le vide, ce qui lui donne effectivement l'allure d'un fantôme qui glisserait sur le sol. Les seuls personnages de la planche qu'on

<sup>88</sup> W. Lane, 1978, p. 167.

<sup>89</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 266.

<sup>90</sup> K. Nozaki, 1993, p. 183. Ce dessin ne figure pas sur l'édition de 1978 mais on le trouve, disposé sur deux pages d'une édition de 1860, où, précise le préfacier, les planches de l'édition originale sont intégralement reproduites (W. Lane, 1860, p. 169 & p. 171).

<sup>91</sup> Voir La Porte du Theil *et alii* 1798 [an VII], sixième livraison, planche 63. La légende que je cite plus loin figure aux pages 19 et 20.

<sup>92</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 264.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>94</sup> Auriant, 1951, p. 106.

retrouve dans le texte de Lane (mais non dans son illustration) sont ceux qui, au premier plan, secouent sur les assistants des flacons contenant peut-être du parfum. Je suis donc fort surpris que Kan Nozaki ait pu écrire que « le spectacle représenté par la planche en question, intitulée “Marche d’un mariage dans la ville du Caire”, ne cadre pas aussi bien avec le texte de Nerval que le dessin de Lane<sup>95</sup> ». J’accorde à cet auteur que l’illustration, presque funèbre, de Lane a pu inspirer à Nerval les impressions vagues qu’il prête à son narrateur lorsque les bruits de la noce l’arrachent au sommeil, mais, pour le reste, Nerval doit bien plus à Cassas qu’à Lane.

Revenons maintenant à l’intrigant breuvage dont Gérard dit avoir été gratifié. « Comment comprendre, s’écrie-t-il après avoir vidé sa tasse, que des mahométans fassent distribuer de telles liqueurs à leurs noces<sup>96</sup> ? » De la part de mahométans, c’est en effet incompréhensible, mais ce pourrait l’être moins de la part de chrétiens. Auriant et les éditeurs de la Pléiade<sup>97</sup> ont fait observer, sans citer leurs sources, que les Coptes offraient de l’*arak* aux invités de leurs noces, lesquelles étaient pour le reste assez semblables à celles des musulmans. Lane ne dit rien d’un tel usage, et se contente de rapporter que les Coptes étaient d’une manière générale très portés sur le *brandy*<sup>98</sup>. Il est donc difficile de savoir si Nerval a voulu donner ici quelque chose de copte à sa noce aux flambeaux, ou s’il s’est simplement souvenu du rosolio que, selon Lane, les riches musulmans du Caire consomment entre amis au fond de leurs demeures<sup>99</sup>. En revanche, les rituels dont Gérard entend parler peu après avoir été aspergé d’eau de rose sont indiscutablement coptes : « Le drogman m’apprit qu’il y avait eu le jour du contrat un sacrifice de moutons sur le seuil de la porte avant le passage de l’épousée ; il parla aussi d’une autre cérémonie dans laquelle on brise une boule de sucrerie où sont enfermés deux pigeons ; on tire un augure du vol de ces oiseaux. Tous ces usages se rattachent probablement aux traditions de l’Antiquité<sup>100</sup>. » Tout cela est l’exact résumé d’une des pages que Lane consacre au mariage copte, et le voyageur anglais avait lui aussi supposé que ces rituels remontaient à l’antiquité païenne<sup>101</sup>. Le mariage « mahométan » du *Voyage* est donc un rituel composite, une manière de chimère, mais Nerval ne s’en est pas totalement caché puisque le chapitre où il le décrit s’intitule « Les mariages coptes »... On comprend aisément pourquoi il a fait ses musulmans si hétérodoxes sur ce point : les antiques usages qu’il leur prête annoncent opportunément les réflexions auxquelles son narrateur se livrera quand il aura regagné sa chambre.

Comme quoi Claude Pichois disait juste : il est bien difficile de faire la part entre ce que Nerval a lu et ce que d’aventure il pourrait avoir vu. Et, en l’occurrence, qu’a-t-il vu ? Un mariage musulman ou un mariage copte ? De toute façon, à supposer qu’il ait réellement assisté à une noce, la lumière devait s’y mêler de poussière, et les châles de cachemire y voisiner avec des haillons moins avenants. Plutôt que de nous indigner à la manière d’Auriant, retenons de cette noce le rôle qu’elle joue dans l’économie du livre. La nuit tombait sur Le Caire et Gérard était dans sa chambre en proie à d’amères pensées ; puis il y a eu ce cortège où, subterfuge dont il est le premier à sourire, le commode *tayeb* lui a permis de tenir à peu près sa partie ; et à l’aube il a regagné sa chambre, en songeant que l’humble mariée entrevue dans la nuit avait malgré sa probable pauvreté une grandeur digne de l’antique passé de l’Égypte. N’est-ce pas là, racontée sous la métaphore d’une nuit de fête, l’histoire même du voyage de Nerval : une dérive entre l’ennui et la rêverie, avec quelques furtives rencontres que la maigreur de son bagage linguistique réduisait à bien peu de choses. S’il y a une

---

<sup>95</sup> K. Nozaki, 1993, p. 184.

<sup>96</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 266.

<sup>97</sup> Voir Auriant, 1951, p. 107 ; *Œuvres complètes*, II, p. 1467, note 2 de la page 266.

<sup>98</sup> W. Lane, 1978, p. 535.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>100</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 269.

<sup>101</sup> W. Lane, 1978, p. 536.



« réalité » derrière ce mariage nocturne, c'est de ce côté-là qu'il faut la chercher.

On pourrait en dire autant de toutes les pages où les commentateurs ont repéré des emprunts à Lane ou à d'autres. Comme il n'est pas question de les passer toutes en revue, je me contenterai de considérer les événements « très curieux » dont Nerval parle à Gautier dans le passage cité plus haut. Le *Voyage* ne dit rien de la Pâque des Coptes. En revanche, le retour des pèlerins apparaît au chapitre intitulé « La caravane de la Mecque ». Les emprunts à Lane y sont indéniables, mais il est possible que Nerval ait vraiment assisté à l'événement. En effet, l'arrivée de la caravane des pèlerins avait lieu au mois de Safar, qui, pour l'année de l'Hégire 1259, s'est étendu du 3 au 31 mars 1843<sup>102</sup>. Or Nerval était au Caire à cette époque, et on ne voit pas comment un tel mouvement de foule aurait pu lui échapper : des dizaines de milliers de personnes entraient dans la ville par plusieurs portes à la fois, et leurs parents se portaient en grand nombre à leur rencontre. Il se peut même qu'il rapporte des impressions réellement éprouvées alors quand il écrit : « On ne pouvait rien voir de plus barbu, de plus hérissé et de plus farouche que l'immense cohue des Moghrabins, composée des gens de Tunis, de Tripoli, de Maroc et aussi de nos *compatriotes* d'Alger. L'entrée des Cosaques à Paris en 1814 n'en donnerait qu'une faible idée<sup>103</sup>. » Le problème est que, comme l'impitoyable Auriant l'a relevé<sup>104</sup>, il a fondu en une seule deux solennités distinctes. Ses pèlerins se retrouvent au milieu d'une kermesse qui, dans la réalité, se tenait le 12 du mois de Rabia al Awal, jour où tous les musulmans célèbrent la naissance du Prophète. Cette joyeuse kermesse est elle aussi inspirée de Lane, mais peut-être Nerval y a-t-il inclus des observations personnelles. Il se trouvait, en effet, au Caire au 12 Rabia al Awal de l'année 1259 de l'Hégire, qui coïncidait avec le 12 avril 1843 de notre calendrier<sup>105</sup>. Sa forgerie est là encore avouée puisqu'on lit à la fin du chapitre : « Les balançoires, les jeux d'adresse, les *caragheuz* les plus variés sous forme de marionnettes ou d'ombres chinoises, achevaient d'animer cette fête foraine, qui devait se renouveler deux jours encore pour l'anniversaire de la naissance de Mahomet que l'on appelle *El-Mouled-en-neby*<sup>106</sup>. » Il l'avait d'ailleurs aménagée avec soin. Il a d'abord publié « La caravane de la Mecque » dans la *Revue des deux mondes* en 1846<sup>107</sup>. Puis, en 1849, il a livré à *La Silhouette* une traduction des pages où Lane décrit le Mouled<sup>108</sup>. Les deux textes se répétaient forcément un peu, vu que le premier fondait en une seule fête le retour des pèlerins et la kermesse du Mouled. C'est sans doute pour éviter une répétition disgracieuse qu'il n'a pas repris l'article de *La Silhouette* dans les appendices du *Voyage*.

Quant à la curieuse coutume consistant pour le chef des pèlerins à passer à cheval sur le dos des fidèles en transe, le *Voyage* l'a disposée dans un autre chapitre. Nerval pourrait avoir réellement observé la scène car, dans la relation qu'il en fait à son père le 2 mai, il ajoute un détail qui ne vient pas de Lane : « J'ai vu des fanatiques qui s'étaient mis dans un état d'exaltation analogue à celui des convulsionnaires se coucher sur le ventre en grand nombre sous le pas du cheval de l'émir des pèlerins ; le cheval trotte sur un chemin de dos humains sans leur faire de mal à ce qu'ils disent. [...] Il y a eu seulement un Nègre qu'on a été obligé de relever ; mais ils prétendent qu'il n'était pas blessé mais tombé en convulsions<sup>109</sup>. » La comparaison avec nos convulsionnaires réapparaît dans le *Voyage*, mais ce n'est pas Gérard qui la fait : « Les esprits forts du quartier franc prétendent que c'est un phénomène analogue à

---

<sup>102</sup> La remarque est faite par les éditeurs de la nouvelle Pléiade (*Œuvres complètes*, II, p. 1484, note 4 de la page 331).

<sup>103</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 332.

<sup>104</sup> Auriant, 1951, p. 115.

<sup>105</sup> D'après les tables de H. G. Cattenoz, 1954.

<sup>106</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 337.

<sup>107</sup> G. de Nerval, 1846a.

<sup>108</sup> G. de Nerval, 1849.

<sup>109</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1397-1398.

celui qui faisait jadis supporter aux convulsionnaires des coups de chenet dans l'estomac<sup>110</sup>. » Comme ses réflexions personnelles mêlent la malice à l'enthousiasme, nous ne saurons pas si Gérard partage ou non le scepticisme de ses coreligionnaires francs : « Un miracle public est devenu une chose assez rare, depuis que l'homme s'est avisé, comme dit Henri Heine, de regarder dans les manches du bon Dieu... mais celui-là, si c'en est un, est incontestable. J'ai vu de mes yeux le vieux cheik des derviches, couvert d'un benich blanc, avec un turban jaune, passer à cheval sur les reins de soixante croyants pressés sans le moindre intervalle, ayant les bras croisés sous leur tête. Le cheval était ferré. Ils se relevèrent tous sur une ligne en chantant Allah !<sup>111</sup> » Tout ce qu'on peut dire est que la scène participe de ce que Michel Brix a montré être le propos général du livre : montrer que des usages à première vue extraordinaires ont leurs équivalents chez nous<sup>112</sup>.

### *La Javanaise*

Toutefois, l'emprunt le plus important à Lane n'est pas un détail « ethnographique » dont Nerval aurait enrichi sa narration, mais une petite anecdote. Le voyageur anglais raconte qu'il avait voulu emménager dans un quartier voisin de celui qu'il occupait jusque-là. Le bail avait été rédigé, il avait versé des arrhes, lorsque, deux ou trois jours plus tard, le gérant du propriétaire vint l'aviser que ses nouveaux voisins, pour la plupart des descendants du Prophète, s'opposaient à ce qu'un célibataire comme lui demeurât au milieu d'eux. Il ajouta toutefois qu'il ne voyait pas d'objection à l'accueillir si seulement il voulait acheter une esclave, ce qui le laverait de l'opprobre qui s'attachait à sa personne du fait de son célibat<sup>113</sup>. Or c'est exactement ce qui arrive à Gérard. Une fois de plus, Nerval a confessé son emprunt. En visite chez le consul de France, à qui il rapporte qu'« on veut [l]e mettre dehors, sous prétexte [qu'il n'a] pas de femme », le narrateur s'entend répondre : « On en a le droit ; M. Clot-Bey a enregistré ce détail dans son livre. M. William Lane, le consul anglais, raconte dans le sien qu'il a été soumis lui-même à cette nécessité<sup>114</sup>. »

Alors que Lane avait préféré chercher un voisinage moins sourcilleux, Gérard se met en quête d'une épouse, et finit par acheter une esclave javanaise qui va devenir un personnage essentiel du récit. Comme l'ont souligné tous les commentateurs, le livre va dès lors s'organiser autour des soucis domestiques du narrateur. Les promenades que Nerval avait faites à pied ou à dos d'âne sont devenues pour Gérard autant d'étapes dans la vaine quête d'une épouse, puis des excursions en compagnie de sa captive. La Javanaise au teint doré joue encore un rôle après le départ du Caire car Gérard l'emmène avec lui jusqu'à Beyrouth. Là, il la confie à la directrice d'un pensionnat de jeunes filles. C'est alors que son attention est attirée par une autre pensionnaire, une jeune Druse dont il s'éprend bientôt et qu'il aurait peut-être épousée si les fièvres ne l'avaient obligé à quitter le pays...

Que s'est-il passé dans la réalité ? Nerval et Fonfride, après avoir tout comme Gérard commencé par se loger à l'hôtel, ont effectivement décidé dès le 14 février de louer une maison<sup>115</sup>. Rien n'indique qu'ils aient dû satisfaire à une quelconque exigence matrimoniale. Il semble toutefois que Nerval se soit vu proposer une épouse : « On voulait me marier au Caire avec une Syrienne de douze ans, écrit-il à son père le 2 mai ; mais je l'ai trouvée un peu

<sup>110</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 342-343.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>112</sup> Voir M. Brix, 1997.

<sup>113</sup> W. Lane, 1978, p. 159.

<sup>114</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 315. Auriant semble une fois de plus être le premier à avoir relevé ce que Nerval doit ici à Lane (Auriant, 1949, p. 311).

<sup>115</sup> Lettre au docteur Labrunie du 14 février (*Œuvres complètes*, I, p. 1391).

trop jeune. Les mariages ici se font de trois manières : devant le prêtre cophte, devant le papa grec ou devant le prêtre catholique<sup>116</sup>. » Nous verrons qu'il a dit la même chose à Gautier, sur un ton plus cavalier. De plus, on lit dans le *Carnet*<sup>117</sup> :

Les mariages. L'aveugle. Les 2 coptes. L'enfant. La grande fille. Celle qu'on amène. Le papa. Le papa turc. Le grec.

Mariage devant le turc, devant le papa, devant le prêtre chrétien, devant le consul.

F[illes] cousues. Les marchés d'es[claves] les fers aux pieds.

Tout cela est transposé dans le *Voyage*, qui semble donc reprendre sur ce point des événements réels, à moins que Nerval n'ait noté dans son *Carnet* des projets d'écriture. Un Juif nommé Yousef, savoureux personnage qui vit de l'élevage des vers à soie, vient annoncer à Gérard qu'il lui a trouvé « un *wékil* », lui expliquant qu'on désigne ainsi un « homme chargé de s'entendre avec les parents des filles à marier<sup>118</sup> ». Ce *wékil* « était un aveugle, que son fils, homme grand et robuste, guidait de l'air de plus modeste » ; Gérard, pour qui les références à l'Antiquité ne sont pas toujours aussi graves que le croit Aristide Marie, riait « beaucoup intérieurement en comparant l'aveugle à l'Amour, et son fils au dieu de l'hyménée ». Tandis qu'ils font route tous les quatre vers une maison où l'on doit leur présenter des jeunes filles, Yousef, « insoucieux de ces emblèmes mythologiques », renseigne Gérard sur les diverses sortes de mariage auxquelles il peut prétendre : il peut « épouser une fille cophte devant le *Turc* », c'est-à-dire devant un saint homme qui l'accompagnera chez le cadî ; se marier « devant le prêtre cophte » ; se marier deux fois, « à l'église cophte et au couvent des Franciscains » ; il y a enfin, ce contre quoi Yousef le met en garde, le mariage « devant le consul ». Puis ils arrivent à la maison des promises, où une famille copte lui présente deux jeunes filles. On retrouve donc toutes les notations du *Carnet*, sauf que, dans le livre, l'une des jeunes filles est blonde et l'autre brune, ce qu'on peut supposer être une création de Nerval. Quant aux « filles cousues » du *Carnet*, Gérard les rencontre un peu plus tard, chez un marchand d'esclaves nommé Abd-el-Kérim. En attendant qu'on ait fini d'apprêter les Abyssiniennes qu'il veut montrer à son visiteur, l'affable négociant laisse s'ébattre devant lui « une douzaine de petites filles cuivrées<sup>119</sup> ». Un peu effaré, Gérard contemple « ces pauvres filles aux yeux si grands et si noirs, vêtues comme de petites sultanes, sans doute arrachées à leurs mères pour satisfaire la débauche des riches habitants de la ville ». Et le marchand de lui faire l'article : « *Queste fanciulle sono cucite!* dit Abd-el-Kérim dans son italien corrompu<sup>120</sup>. » Nerval se garde bien de traduire, et se contente de préciser en note : « Il est difficile de rendre ou de traduire le sens de cette observation. » La langue franque a ses commodités.

Quelques instants plus tard, dans la grande salle aux lambris sculptés où il a installé son visiteur, Abd-el-Kérim fait entrer une autre captive « qui, d'un pas indolent, [va] prendre place près du mur ». Et Gérard de s'écrier : « Je poussai un cri d'enthousiasme ; je venais de reconnaître l'œil en amande, la paupière oblique des Javanaises, dont j'ai vu des peintures en Hollande ; comme carnation, cette femme appartenait évidemment à la race jaune. Je ne sais quel goût de l'étrange et de l'imprévu, dont je ne pus me défendre, me décida en sa faveur. [...] Elle avait été prise toute jeune dans l'archipel indien par des corsaires de l'imam de

<sup>116</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1399. Les éditeurs de la Nouvelle Pléiade font remarquer que ces considérations ne proviennent pas de l'ouvrage de Lane (*Œuvres complètes*, II, p. 1473, note 3 de la page 292).

<sup>117</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 851.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 291-292 ; pages 292 et 293 pour les citations suivantes.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 340.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 340. Nerval a-t-il entendu parler de pratiques d'infibulation quand il était au Caire, où a-t-il appris leur existence dans *Voyage à Méroé et au Fleuve* de Frédéric Caillaud comme le pense Auriant (1951, p. 117), je ne saurais le dire.

Mascate<sup>121</sup>. » Il cède sans discuter les cinq bourses que le marchand lui réclame. Le nom de sa belle acquisition lui donne une nouvelle occasion d'éprouver les mystères de la langue arabe : « Je demandai son nom... j'achetais le nom aussi, naturellement : – “Z'n'b' ! dit Abd-el-Kérim. – Z'n'b' ”, répéta Abdallah [le drogman] avec un grand effort de contraction nasale. Je ne pouvais pas comprendre que l'éternuement de trois consonnes représentât un nom. Il me fallut quelque temps pour deviner que cela pouvait se prononcer Zeynab<sup>122</sup>. » Dans l'article de 1846 où cet épisode avait d'abord été publié, la performance linguistique exigée de Gérard avait été plus grande encore car Zeynab s'appelait alors Zetneby (Z't'n'b')<sup>123</sup>.

Cet épisode étrange est la transposition d'une péripétie que Nerval a crûment relaté à Gautier dans sa lettre du 2 mai<sup>124</sup> :

Le Fonfride est assez convenable. Il a acheté une esclave indienne et comme il voulait me la faire baiser je n'ai pas voulu, alors il ne l'a pas baisée non plus, nous en sommes là. Cette femme coûte très cher et nous ne savons plus guère qu'en faire. On a d'autres femmes tant qu'on veut. On se marie à la cophte, à la grecque, et c'est beaucoup moins cher que d'acheter des femmes, comme mon compagnon a eu la muflerie de le faire. Elles sont élevées dans des habitudes de harem, et il faut les servir : c'est fatigant.

Telle serait donc l'origine, un peu scabreuse il faut bien l'avouer, de l'histoire de Zeynab. Nerval semble d'ailleurs avoir hésité sur la nationalité du personnage quand il l'a introduit dans le *Voyage*. Javanaise au Caire, c'est-à-dire dans les épisodes dont il avait fait paraître une première version en 1846, Zeynab est indienne au Liban, dans ceux qu'il avait commencé à publier en mai 1847 ; la transition s'opère au cours d'une section du chapitre « La *Santa-Barbara* », parue dans sa première version en février 1847<sup>125</sup>. Dès avant de devenir la Zeynab du *Voyage*, la mystérieuse acquisition de Fonfride a alimenté un allègre feuilleton où les chroniqueurs parisiens s'en sont donné à cœur joie. Le 14 janvier 1844, alors que Nerval venait à peine de revenir à Paris, on lisait dans un entrefilet anonyme de la *Chronique*<sup>126</sup> :

Durant ce long pèlerinage, Gérard ne s'est passé qu'une fantaisie qui était presque un besoin. Sentant la nécessité d'un être quelconque qui lui tint lieu de drogman et qui nettoiyât ses bottes, il avait acheté au Caire une esclave jaune – une Indienne – au taux assez modique de 650 fr. Les femmes blanches sont là-bas hors de prix ; elles se vendent 3 à 4000 fr. pièce. Mais à peine Gérard fût-il en possession de son emplette que la bayadère safran ne voulut plus ni parler ni le servir, et que force lui fut d'être jusqu'à Constantinople le domestique de sa servante.

La revue n'en était pas à une galéjade près. Le 1<sup>er</sup> janvier, elle informait ses lecteurs que Fonfride, à court d'argent, avait vendu Gérard à un riche pacha<sup>127</sup>. Dans un texte publié pour la première fois en 1860, et qui a servi quinze ans plus tard de préface à une huitième édition du *Voyage*, Gautier fait mine d'oublier ce que son ami lui avait écrit le 2 mai 1843 :

Qui n'a souri aux scrupules de conscience qu'expose dans sa parfaite bonté de cœur ce cher Gérard empêtré et charmé de son acquisition, mais craignant d'avoir, par un caprice d'artiste, pris la responsabilité d'une existence innocente ? Connaissant nos opinions turques à l'endroit de la femme, il nous avait même écrit de Beyrouth pour nous proposer sa cadine, la certifiant d'un ton d'ambre à contenter les plus difficiles amateurs de couleur locale ; mais il fallait l'aller prendre sur place ou tout au moins l'attendre à Marseille à la descente du paquebot.

<sup>121</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 341.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>123</sup> G. de Nerval, 1846b, p. 37

<sup>124</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1396.

<sup>125</sup> G. de Nerval, 1847b, p. 729. Voir *Œuvres Complètes*, II, p. 444.

<sup>126</sup> *La Chronique, Revue universelle*, tome IV, 1843, p. 238.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 168.

Fonfride a, comme on le voit, disparu de l'affaire. Il fallait bien que l'image posthume de Nerval se conformât à celle du narrateur du *Voyage*. Nerval lui-même a prêté la main à l'élaboration de la rumeur. L'édition Souverain du *Voyage* se terminait par ces mots<sup>128</sup> :

L'auteur a appris depuis quelques mois que l'esclave javanaise s'était enfuie de la maison où il l'avait placée. Le fanatisme religieux n'y a pas été étranger sans doute. / Quant à son sort actuel, auquel s'était intéressé M. B\*\*\*, notre consul, il semble fixé heureusement, d'après ce *Post-scriptum* trop laconique d'une lettre adressée à l'auteur par Camille Rogier, le peintre, qui parcourt la Syrie : « *La femme jaune* est à Damas, mariée à un Turc ; elle a deux enfants. »

Dans le *Voyage* de 1851, ce post-scriptum s'est un peu modifié<sup>129</sup> :

[L'esclave] est aujourd'hui mariée dans une ville de Syrie, et son sort paraît être heureusement fixé. Le voyageur qui, sans y trop songer, s'est vu conduit à déplacer pour toujours l'existence de cette personne, ne s'est rassuré, touchant son avenir, qu'en apprenant que sa situation actuelle était entièrement de son choix. Elle est restée dans la foi musulmane, bien que des efforts eussent été faits pour l'amener aux idées chrétiennes.

Le peu fiable Maxime Du Camp y est lui aussi allé de sa petite histoire : « Au Caire, rapporte-t-il dans ses *Souvenirs littéraires*, [Gérard] s'était marié. Il avait acheté au rabais une Abyssinienne du plateau du Gondar et l'avait épousée. Lorsque je lui disais : "Comment était votre femme ?", il me répondait de sa voix douce : "Elle était toute jaune. – Et qu'en avez-vous fait ? – Ah ! voilà ! nous ne nous comprenions pas très bien ; elle m'a beaucoup battu et je l'ai répudiée<sup>130</sup>. » Il en aura donc été de la Javanaise comme de Jenny Colon. Les amis de Nerval ont échafaudé mille romans, et lui a laissé dire, quand il n'en a pas un peu rajouté.

La rumeur a continué à courir. L'orientaliste Jean Gaulmier croyait savoir que « Zeynab avait été épousée par un certain Francesco, à l'instigation de Mme Bourée, femme très charitable du consul de France en poste à Beyrouth<sup>131</sup> ». Jean-Marie Carré ne doutait pas qu'elle eût été la maîtresse de Gérard après avoir été celle de Fonfride<sup>132</sup>, ce qui s'accorde peu à la lettre à Gautier du 2 mai, ni à une ligne que Nerval lui a écrit de Constantinople le 7 septembre : « [...] j'ai donné de beaux exemples de vertu et de dignité. Il le fallait<sup>133</sup> ! » Auriant tenait pour sa part que Zeynab était une pure et simple fiction, et que même la prétendue esclave indienne de Fonfride n'avait jamais existé ailleurs que dans l'imagination épistolaire de Nerval<sup>134</sup>. Michel Brix et Claude Pichois doutent dans leur récente biographie que cette esclave ait jamais quitté l'Égypte<sup>135</sup>.

Comme ne nous saurons jamais le fin mot de l'histoire, ne parlons que de la Zeynab du *Voyage*. Jean-Marie Carré a parlé d'elle avec son exaltation habituelle : « Pour Gérard, elle représente la dernière expérience sensuelle d'un idéaliste, et elle joue, dans sa vie sentimentale, avec moins de grandeur bestiale, le rôle de la "Vénus noire" de Baudelaire. Parmi les caresses félines de cette petite Asiatique, il cherche à oublier le souvenir de Jenny Colon, la blonde aux yeux d'or crépelée qui lui rappelait les beautés vénitiennes, à laquelle il avait naguère sacrifié sa fortune<sup>136</sup>. » Ça, ce sont les fantasmes de Carré, pas ceux de Gérard.

<sup>128</sup> Cité par les éditeurs de la Pléiade (*Œuvres complètes*, II, p. 1504, variante *d* de la page 396).

<sup>129</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 839-840.

<sup>130</sup> M. Du Camp, 1993, p. 309

<sup>131</sup> *Œuvres complètes*, II, p. 1662, note 3 de la page 839.

<sup>132</sup> J.-M. Carré, 1956, p. 22.

<sup>133</sup> *Œuvres complètes*, I, p. 1403.

<sup>134</sup> Auriant, 1951, p. 119.

<sup>135</sup> C. Pichois & M. Brix, 1995, p. 218. Sur Zeynab, voir aussi S. Moussa, 1995, chapitre VII.

<sup>136</sup> J.-M. Carré, 1956, p. 22.

Zeynab, qui n'a rien de félin ni de caressant, procure à Gérard bien plus de soucis que de délices. Si nous continuons, comme nous l'avons fait pour le *Voyage*, à appeler « Gérard » les narrateurs qui se succèdent dans l'œuvre de Nerval, alors nous pouvons dire que le *Voyage en Orient* est l'unique livre où Gérard soit en ménage. Il a pourtant assumé dans l'ensemble de l'œuvre à peu près tous les rôles amoureux. Ne serait-ce que dans le *Voyage*, il a arpenté Vienne au bras de quelques gentilles grisettes, et a été fiancé à une jeune Druse aux cheveux blonds. Mais avec Zeynab, il a le rôle peu reluisant du barbon jaloux et soupçonneux. Lui-même se compare à l'Arnolphe de *L'École des femmes* – un Arnolphe à qui Agnès dirait en arabe que le petit chat est mort. Et au *tayeb* dont il avait déjà pu constater qu'il n'était qu'une maigre ressource, le voilà obligé d'adjoindre un *mafish* chargé de signifier ses refus : on ne peut pas toujours dire oui, surtout lorsqu'on a affaire à une fille belle et capricieuse et qu'on n'est pas très sûr de soi.

La distance est grande, on le voit, entre le voyage de Nerval et celui de Gérard. Est-elle beaucoup plus grande que celle que nous devons franchir quand nous passons de nos enquêtes de terrain à nos publications académiques ? Voire. Après tout, qu'a fait Nerval quand il a écrit son *Voyage* ? Il a fondu en un seul des rituels qu'il savait distincts ; il a puisé dans les écrits de ses devanciers pour combler les lacunes de ses propres observations ; il s'est complu, dans les spectacles souvent bien prosaïques dont il était le témoin, à rechercher la trace d'anciennes et prestigieuses traditions. N'est-ce pas ainsi que bien des ethnologues ont écrit leurs monographies<sup>137</sup> ? Cependant, en les corrigeant les uns par les autres, nous parvenons parfois à entrevoir les interactions dans lesquelles ils ont été engagés. C'est un peu l'exercice auquel je me suis livré en confrontant le *Voyage en orient* et les *Manners and Customs*. Et il me semble que, pour peu qu'on repère et qu'on corrige par la pensée les distorsions que Nerval a imposées à ce qu'il a lu chez Lane, on perçoit quelque chose de la réalité qui s'est offerte à lui quand il vaguait dans les rues du Caire : le soleil et la poussière, le faste et la misère, la musique de la langue arabe et les sabirs qu'il s'amusait à baragouiner, les contacts qu'il tentait de nouer, et qui le plus souvent ont dû avorter en malentendus. Tout cela, il nous le rend dans la limpidité d'une prose qui transfigure et nous dissimule, suprême élégance de sa part, l'abîme où il a fini par sombrer.

---

<sup>137</sup> Guy Barthélémy allait plus loin encore, pour qui l'auteur du *Voyage en Orient* devance l'anthropologie moderne (Barthélémy 1996). Voir aussi Née 2010.

## Bibliographie

Parmi les nombreux textes où, entre 1840 et 1850, Nerval avait fait paraître une première version de la matière du *Voyage en Orient*, seuls les articles cités dans la présente étude sont référencés dans la bibliographie qui suit. Claude Pichois a fourni dans son édition du *Voyage en Orient* une liste complète de ces publications préalables (voir « Bibliographie des publications », in Nerval, *Œuvres Complètes*, II, p. 1387-1395). Comme je l'ai indiqué à la note 2, il a également détaillé l'histoire complexe des éditions Sartorius et Souverain (voir *Œuvres Complètes*, II, p. 1373-1374). Dans son édition du *Voyage en Orient*, Gilbert Granger avait livré une étude bibliographique que le travail de Pichois n'a pas rendue caduque (voir G. Granger, 1950, « Bibliographie », in Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Éditions Richelieu, p. 90-109).

Par ailleurs, le Centre de recherche Gérard de Nerval de l'Université de Namur fait figurer sur son site internet une bibliographie intégrale des œuvres de Nerval [<http://gerarddenerval.be/bibliographie/bibliographie.pdf>]. Bien que les références soient parfois abrégées (la pagination des articles n'est pas toujours fournie), ce document a une grande utilité car, étant enregistré en format texte, il est possible d'y faire des recherches automatiques. Le même site propose également une version en format texte de l'édition 1851 du *Voyage*. Élaboré par une équipe de chercheur de l'Université de Tokyo, ce document respecte la mise en page et la graphie du texte de 1851. Les graphies obsolètes et les erreurs typographiques ont été conservées, mais signalées en note.

- Aubaude, C., 2004, *L'Égypte de Gérard de Nerval (études sur la correspondance)*, Paris, Éditions Publibook Université.
- Auriant, 1949, « Les chansons et les traditions dans l'œuvre de Gérard de Nerval », *Nouvelle Revue de littérature populaire*, I, p. 296-311.
- , 1949-1950, « Sur de prétendues légendes orientales contées par Gérard de Nerval », *Nouvelle Revue de littérature populaire*, I, p. 463-476 ; II, p. 45-64, 113-133.
- , 1951, « Autour de Gérard de Nerval, de William Lane et de Makrisi », *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1951, p. 101-126.
- Barthélémy, Guy, 1996, « Littérature et anthropologie dans *Le Voyage en Orient* de Nerval », in Vaillant ; A. (dir.), *Écrire / Savoir. Littérature et connaissance à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Éditions Printer, p. 37-58.
- Bénichou, P., 1992, *L'école du désenchantement. Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Paris, Gallimard.
- Bony, J., 1990, *Le récit Nervalien*, Paris, José Corti.
- Brix, M., 1988, « Nerval et Jenny Colon : mise au point historique et critique », *Les lettres romanes* 42 (3), p. 201-210.
- , 1997, *Les déesses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Paris, Klincksieck.
- , 2003, « Nerval et le rêve égyptien », *Romantisme* 33 (120), p. 37-46.
- , 2004, « Nerval et les anamorphoses de l'Orient », in Illouz, J.-N., & Mouchard, C., (dir.), « *Clartés d'Orient* » *Nerval Ailleurs*, Paris, Éditions Laurence Teper, p. 171-191.
- Carré, J.-M., 1956, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, t. 2 : *De la fin de la domination turque à l'inauguration du canal de Suez (1840-1869)*, Le Caire, Imprimerie de l'institut français d'archéologie orientale [1932].
- Cattenoz, H. G., 1954, *Tables de concordance des ères chrétienne et musulmane*, Rabat, Les Éditions techniques nord-africaines.
- Cellier, L., 1974, *Gérard de Nerval*, Paris, Hatier.
- Chambers, R., 1969, *Nerval et la poétique du voyage*, Paris, José Corti.
- Du Camp, M., 1993, *Souvenirs littéraires 1822-1850*, Genève, Slatkine Reprints [1882]
- Gautier, T., 1875, Préface à Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Charpentier, p. 1-XXXV.
- Gounel, S., 1993, « Du récit au conte : pour une esthétique de la réécriture », in *Le Voyage en Orient*, *Frankofoni* 5, p. 171-174.
- Granger, G., 1950, « Gérard de Nerval et le *Voyage en Orient* », in Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Éditions Richelieu, p. 15-109.
- Guillaume, J., 1988, *Nerval, masques et visages. Entretiens de Jean Guillaume avec Jean-Louis Prémat*, Namur, Presses universitaires de Namur.
- Huré, J., 1985, « L'écriture de l'Orient », *Cahiers Gérard de Nerval* 8, p. 3-20.
- , 1993, *Le Voyage en Orient – œuvre incertaine*, *Frankofoni* 5, p. 175-179.
- , 1997, « La mémoire d'Orient et le discours sur la "maladie" de l'esprit dans *Aurélia* », in Guyaux, André (dir.), *Nerval*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 165-175.

- Jean, R., 1977, *Lectures du désir. Nerval, Lautréamont, Apollinaire, Éluard*, Paris, Seuil.
- Lane, W. [Gérard de Nerval], 1846, « Les danseuses d'Égypte », *L'Artiste-Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> février 1846, p. 221-222.
- Lane, W., 1860, *Manners & Customs of Modern Egyptians*, Londres, J. M. Dent & Co / New York, E. P. Putton & Co [1836].
- , 1978, *An Account of the Manners & Customs of Modern Egyptians*, La Haye & Londres, East-West Publications / Le Caire, Livres de France [1836].
- La Porte du Theil, G. de, Cassas L. F., Legrand J.-G., Langlès L., 1798, *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Paléστine et de la Basse Égypte*, Paris, Imprimerie de la République, tome 1.
- Lemaître, H., 1958, « Introduction », in *Œuvres. Tome second : Voyage en Orient*, Gérard de Nerval, Paris, Garnier, p. I-XXIII.
- Marie, A., 1955, *Gérard de Nerval. Le poète et l'homme d'après des manuscrits et documents inédits*, Paris, Hachette [1914].
- Martino, P., 1933, « Le carnet du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Revue de littérature comparée* 3 (1), p. 140-173.
- Mizuno, H., 2003, *Nerval. L'écriture du voyage. L'expression de la réalité dans les premières publications du Voyage en Orient et de Lorely. Souvenirs d'Allemagne*, Paris, Honoré Champion.
- , 2004, « Réalité et imagination dans les *Scènes de la vie égyptienne* », in Illouz J.-N. & Mouchard C. (dir.), « *Clartés d'Orient* » *Nerval Ailleurs*, Paris, Éditions Laurence Teper, p. 193-208.
- Moussa, S., 1995, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck.
- Née, Patrick, 2010, « De quel voile s'enveloppe le *Voyage en Orient* de Nerval ? », *Littérature* 158, p. 75-91.
- NERVAL, G. de, 1846a, « La Caravane de La Mecque », in *Les femmes du Caire/Scènes de la vie égyptienne. Les Esclaves*, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1846, p. 29-34.
- , 1846b, « La Javanaise », in *Les femmes du Caire/Scènes de la vie égyptienne. Les Esclaves*, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1846, p. 36-38.
- , 1847a, « Catastrophe », in *La Santa-Barbara /Scènes de la vie orientale*, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1857, p. 727-727.
- , 1847b, « La menace », in *La Santa-Barbara /Scènes de la vie orientale*, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1857, p. 727-729.
- , 1849, Al-Kahira. Fêtes particulières (suite), *La Silhouette. Illustration pour rire, journal du dimanche*, Dimanche 28 octobre 1849, p. 1-6.
- , 1960-1961. *Œuvres*, 2 vol. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- , *Œuvres complètes*, 1984-1993. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » ; 3 tomes (tome 1 : 1989 ; tome 2 : 1984 ; tome 3 : 1993).
- Nozaki, K., 1993, « L'écriture du rêve dans le *Voyage en Orient* : Nerval ou la mise en scène onirique du réel », in *Vers l'Orient par la Grèce avec Nerval et d'autres voyageurs*, textes recueillis par L. Droulia et V. Mentzou, Klincksieck, p. 181-186.
- Pichois, C., 1984, « Notice » du *Voyage en Orient*, in Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, II, p. 1369-1387.
- Pichois, C., & Brix, M., 1995, *Gérard de Nerval*, Paris, Fayard.
- Richard, J.-P., 1955, *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.
- Richer, J., 1963, *Nerval, expérience et création*, Paris, Hachette.
- , 1987, *Gérard de Nerval. Expérience vécue et création ésotérique*, Paris, Guy Trédaniel.
- Saïd, E. W., 1980, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil [1978].
- Sangsue, D., 1987, *Le récit excentrique. Gautier, De Maistre, Nerval, Gautier*, Paris, José Corti.
- Vieme, S., 1972, Le voyage initiatique, *Romantisme* 2 (4), p. 37-44.